



LA QUATRIÈME

internationale

PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE • SECTION FRANÇAISE DE LA QUATRIÈME INTERNATIONALE

RÉPRESSION AU MEXIQUE



Notre camarade Daniel Camajo Guanche, arbitrairement arrêté au Mexique (Lire la protestation du Secrétariat unifié de la Quatrième Internationale en page 6).

LE TEST D'ALES

Il n'est pas de tradition que de Gaulle fasse une allocution au mois d'août, dans une période où la vie politique est, en principe, inexistante. Or, le 10 août, le Président a cru devoir prendre la parole. C'est que les critiques de sa politique internationale et intérieure devaient prendre une certaine importance.

Le discours du 10 août est une justification assez médiocre de la politique suivie par le gouvernement. L'indépendance nationale, produit de la notion gaullienne de grandeur, sert à expliquer à la fois le « Vive le Québec libre » et la force de frappe, et en même temps fournit une raison d'être aux ordonnances prises dans le domaine économique et social. Notre sénile bonaparte n'a manqué, une fois de plus ni de cynisme ni de grandiloquence; son intervention visa, non seulement à persuader de sa nécessité les victimes de la politique gouvernementale, mais aussi à redonner confiance à ceux de ses partisans qui se montraient trop hésitants dans leur soutien au gaullisme.

La faiblesse numérique du groupe UNR et de ses alliés au parlement rend dangereuse la moindre défection. C'est pourquoi Pompidou et Debré ont multiplié ces derniers temps les appels à la discipline dans leurs rangs; c'est aussi pourquoi les leaders de l'UNR ont mis Giscard d'Estaing devant un choix: puisqu'il mène un jeu qui vise à le mettre ultérieurement en position

(Suite page 2)

A. VALLON

SUR TOUS LES FRONTS L'IMPERIALISME MARQUE LE PAS

L'été 1967 restera dans l'histoire par la coïncidence d'événements significatifs et qui sont probablement l'amorce de beaucoup plus importants et plus décisifs encore. D'abord, ce qui a retenu l'attention c'est cette première conférence de l'OLAS, que notre camarade Pierre Frank étudie ci-dessous, et qui, préparée par le message de Che Guevara, date la rupture politique ouverte entre ligne révolutionnaire et ligne capitaliste de coexistence pacifique en Amérique latine. Mais les secrets, quoique profondes liaisons entre les différents développements révolutionnaires dans le monde ont voulu que la conférence de l'OLAS s'ouvre avec comme toile de fond une étape nouvelle de la lutte de la minorité noire aux Etats-Unis. En même temps que les luttes spontanées des années passées se renouelaient à un stade plus élevé de violence et à une plus large échelle géographique, pour la première fois l'organisation révolutionnaire y appa-

raissait, créant d'emblée des « guérillas citadines », et atteignant immédiatement un niveau élevé de conscience, bien exprimé par son leader Stokely Carmichael, à La Havane même, à Hanoi et enfin à Alger. L'encerclement de Cuba, soudain, apparaissait desserré à l'intérieur même de la citadelle impérialiste, et les pays de la révolution coloniale pouvaient commencer à envisager d'un autre oeil la liaison de leurs luttes avec celles des pays avancés.

Dans le même temps, également, les agresseurs yankees subissaient au Vietnam leurs plus importants échecs militaires depuis le début de leur « escalade », ce qui allait contribuer à affaiblir le camp de la guerre aux Etats-Unis, et amener même un homme comme Mac Namara à l'idée qu'il faut trouver le moyen d'en sortir.

Si l'on ajoute à cela que nulle part, ni en Amérique latine, ni même en Afrique, les mouvements de guérillas

ne peuvent être réduits, mais minent chaque jour plus l'ordre capitaliste, et ensuite que la défaite militaire arabe au Proche-Orient, en dépit de ses effets négatifs, semble favoriser une prise de conscience et une offensive politique des courants de gauche marxistes, jusqu'alors trop étouffés, on découvre que si la conjoncture n'est pas à nouveau retournée en faveur d'une nouvelle montée révolutionnaire mondiale, en tout cas la contre-offensive impérialiste marque le pas et se heurte à des difficultés plus grandes que jamais. Ces heureuses coïncidences sont essentiellement là des produits des forces aveugles de l'histoire. Elles soulignent aux militants avec plus d'acuité que jamais combien l'intervention de l'élément conscient ajouterait de force et d'efficacité aux éléments positifs de la situation: en un mot, la clef de la situation est plus que jamais l'Internationale.

Michel LEQUENNE.

CUBA

Première conférence de l'O.L.A.S.

La Conférence de l'OLAS (Organisation de solidarité latino-américaine) qui s'est tenue à la Havane fin juillet-début d'août est un événement important à de nombreux égards.

Voies pacifiques ou lutte armée

L'OLAS avait été créée lors de la Conférence Tricontinentale de janvier 1966, également tenue à la Havane. Comparons ce qui s'est passé cet été à ce qui avait été dit dix-huit mois auparavant. A la Tricontinentale, on s'en souvient, Fidel Castro avait fait un discours dans lequel il avait, d'une part, défendu une orientation révolutionnaire, d'autre part, attaqué violemment et calomnieusement des militants révolutionnaires (Yon Soza du Guatemala et d'autres militants latino-américains, les trotskystes et la IV^e Internationale). On sait que cette partie du discours n'avait pas été reproduite à la radio cubaine lors du premier anniversaire de la Tricontinentale, au début de cette année. A la conférence de l'OLAS, le discours de Fidel Castro et les débats ont eu pour axe la lutte contre les pseudo-révolutionnaires, ceux qui se prétendent des communistes, et mettent en avant une ligne de coexistence pacifique, de voies pacifiques pour la conquête du pouvoir en Amérique latine. Ainsi, alors qu'à la Tricontinentale, le feu avait été dirigé contre la gauche, à l'OLAS le feu a été dirigé contre la droite. A la Tricontinentale, Castro espérait avoir gagné à ses vues les partis communistes à direction stalinienne ou post-stalinienne. A l'OLAS, les propos tenus à l'égard de ceux-ci ont été très expressifs, notamment dans la comparaison avec les tenants d'une Eglise, et il est à présumer que ceux des présents qui ont eu une position intermédiaire, tel Arismendi du P.C. uruguayen, devront rapidement choisir.

Autre progrès à l'OLAS. L'axe des débats a été celui d'une délimitation entre les partisans de la lutte armée contre les tenants de la coexistence pacifique. Mais les Cubains n'ont pas restreint la question de la lutte armée à la conception qu'ils défendaient encore assez ré-

(Suite page 6)

P. FRANK.

U. S. A.

La révolte des noirs

Les dirigeants impérialistes des USA sont engagés, contre la révolte des peuples de couleur, dans une guerre sur deux fronts: l'un se trouve en Asie du Sud-Est, l'autre au cœur même des grandes cités américaines. Et, malgré les énormes moyens de répression dont il dispose, l'impérialisme n'obtient la victoire dans aucune de ses deux guerres.

Les révoltes noires qui, en cet été 1967, ont secoué l'Amérique, ne sont pas une surprise: Birmingham 1963, Harlem 1964, Watts 1965, Chicago 1966, sont les étapes principales qui conduisent à Newark et Detroit en 1967. Ceux que les autorités blanches et les laquais de la bourgeoisie noire présentent comme des « émeutiers, criminels, hors-la-loi, pillards et assassins », les rebelles noirs, sont l'avant-garde de la révolution afro-américaine, étape première et catalyseur de la révolution socialiste aux USA. Qu'un nombre aussi important de travailleurs noirs se soit livré à des actes aussi déterminés vis-à-vis de la « grande société américaine » doit apparaître en effet comme un ultimatum lancé au système capitaliste lui-même: « Vous nous avez tenus en esclavage pendant trois cents ans, bercés avec des visions égalitaires pendant un siècle, tentés avec des promesses non tenues, et calmés avec des bâtons pendant une décennie; nous sommes fatigués de vos mensonges; le temps des règlements de comptes est venu; si vous ne nous accordez pas ce dont nous avons besoin, nous prendrons nous-mêmes ce à quoi nous avons droit; et si nous n'y parvenons pas, nous ferons de toute façon en sorte que votre système ne fonctionne plus. »

La classe dirigeante américaine s'était elle aussi préparée aux émeutes, et son but était de les liquider le plus rapidement et le plus discrètement possible, par les menaces ou les promesses; mais les forces qui déclenchèrent l'insurrection dans soixante-dix villes des Etats-Unis touchaient bien plus profond que les problèmes de l'intégration ou du libéralisme: Newark, véritable « camp de concentration » des Noirs, et Detroit, la ville la plus pacifiquement « intégrée » du pays,

(Suite page 4)

VIETNAM

L'heure des choix décisifs

Il n'est plus possible désormais à la Maison Blanche d'éluder les problèmes qui se posent dans la poursuite de la guerre au Vietnam, sur les plans militaire et politique. A cela deux raisons: Face à l'enlisement de la guerre au Sud, à l'inefficacité des raids sur le Nord, il faut, pour simplement continuer le combat, prendre de nouvelles mesures; les chefs d'état-major les ont définies. Leurs conséquences sont d'une nature différente de toutes les autres mesures précédentes.

L'USURE DE LA GUERRE AMERICAINE

Au Sud, pour sortir de la simple défensive, il faudrait doubler le nombre des troupes engagées. Cela signifie un changement du mode de recrutement, l'appel aux réservistes, l'engagement d'un million d'hommes, sans que l'état-major puisse compter changer la nature de la guerre, sans qu'il puisse compter remporter de victoire militaire (l'aide reçue par le FNL, tant des troupes nord-vietnamiennes que du fait des armes soviétiques (1) et chinoises lui permettraient de faire front).

Les chefs du Pentagone ont renoncé à gagner la guerre au Sud. Le général Westmoreland a lui-même reconnu son impuissance et le fiasco de ses plans stratégiques, soigneusement mis au point en trois ans, et qui auraient dû, s'ils lui avaient permis de mener l'offensive, lui apporter la victoire. Réduit à la défensive et à la protection de ses bases, le général Westmoreland n'est même plus assuré que l'implantation de ces enclaves lui permette de contrôler la région qui les entoure. Là aussi le FNL a pris l'initiative, comme il vient de le démontrer avant les

(Suite page 5)

A. LEIRES.

(1) D'autant que la politique d'aide soviétique consiste précisément à fournir aux Vietnamiens tout juste ce qui leur permet de « tenir » dans la perspective de la lassitude mutuelle qui amènerait des négociations de compromis.